



(PULLY, 27 OCTOBRE 2025/SHERVINE NAFISSI POUR LE TEMPS)

Yasmine Char

Déchiffreuse obsédée des cœurs

Pour sa dernière saison à la tête de l’Octogone de Pully, l’écrivaine signe une comédie givrée, à l’affiche dès ce jeudi. Tête-à-tête avec une écorchée qui a fait vœu de lumière

ALEXANDRE DEMIDOFF

Guillaume et Sébastien ne veulent pas le croire. Quand Yasmine Char raconte à ses fils adorés, désormais adultes, ses 15 ans, son keffieh de desperado, sa colère d’oiselle de feu, son impatience, ils sourient, les bienheureux. Et elle rit de les sentir si incrédules. Et pourtant. Dans le Beyrouth de 1978, dans cette capitale qui chaque matin s’étonne d’être encore debout, dans ce mirage d’Orient où les communautés sont devenues factions, les quartiers bastions de détestation, Yasmine apprend à manier une kalachnikov, à dégoupiller une grenade. Elle est amoureuse d’un Palestinien, elle veut libérer sa terre, elle n’a pas de temps à perdre.

Les dédales d’une liberté

Un demi-siècle ou presque a passé. L’ardente d’autrefois est restée ardente. Elle a le même rire en feu d’artifice que quand elle vivait dans une grande maison blanche à Beyrouth, rue Abdel-Maoula Chaar – le nom de son grand-père, figure illustre d’une famille sunnite dont elle ne sait rien, avoue-t-elle. Il y a quelques mois, elle a postulé pour embarquer sur un bateau de la flottille interna-

tionale à destination de Gaza. Son mari, l’entrepreneur lausannois Thierry Wegmüller, s’est alarmé. Elle n’a pas dévié, mais n’a pas été retenue. Yasmine Char raconte cet élan durable qui est son trésor dans le foyer désert de l’Octogone de Pully, sa maison pour huit mois encore. Pendant quinze ans, elle a enluminé les nuits de milliers de spectateurs, offert aux visiteurs du soir des

«Il y a l’écriture et le théâtre, ma vie dans ce théâtre qui a été un cadeau du ciel»

musiques qui déraisonnent – le rockeur Peter Doherty – des gestes qui font tomber des murs – le chorégraphe Hofesh Shechter – des mots qui pianotent jusqu’à l’ivresse dans la mémoire – *Hiroshima mon amour*, de Marguerite Duras délivré par Fanny Ardant. L’album de ses admirations, au fond. Histoire de marquer cette ultime saison, cette enflammée aussi élégante que discrète a écrit une

comédie, *Ami(s)*, qui verra le jour ce jeudi dans une mise en scène de Sandra Gaudin. Si on a rendez-vous avec Yasmine Char, en cette matinée où l’or des arbres dégouline en grosses flaques sur la chaussée, c’est pour tirer le fil d’Ariane dans les dédales d’une liberté. Dans son beau roman, *La Main de Dieu* (Editions Gallimard, 2008), elle écrit: «J’imagine l’histoire

de mon enfance, elle n’existe pas. Il n’y a pas de départ avec une ligne droite. Il y a des taches qui remplacent les pointillés. Une certitude. Je me souviens de cette folie partout dans mon enfance où j’ai grandi: dans la maison blanche, dans le départ de ma mère, dans le chagrin de mon père, dans la guerre.» Cette mosaïque est brûlante, jamais funèbre. Yasmine Char a fait vœu de

lumière, dans la piscine de ses 7 ans, où elle fuse. Elle est championne de brasse dans sa catégorie d’âge. Elle a droit à ses coupures de presse et, après les victoires, à un sucre perlé de menthe. Elle est la fierté de ses parents, Omar et Françoise, de ses frères aînés. Deux ans plus tard, son monde chavire: sa mère, une Française que son père avait rencontrée pendant ses études d’ingénieur à Nancy, quitte du jour au lendemain le domicile. Omar mourra quelque temps plus tard de maladie. Fin de l’enfance. Début des colères. «Suis-je apaisée? Mais oui, bien sûr! Est-ce que j’éprouve de l’amour pour ma mère? Non! Il ne faut pas exagérer. Comment pourrais-je avoir ce sentiment-là pour quelqu’un qui nous a abandonnés et qui n’a jamais été là.» De cette trahison, elle affirme qu’elle n’a pas eu d’impact, pas tout de suite du moins. «C’est quand mes fils ont eu l’âge que j’avais quand elle est partie que j’ai compris la violence de ce départ dans ma vie.» Sur son ordinateur, une photo d’Omar et de Françoise. L’élégance du premier, la beauté altière de la seconde. Leur mystère à jamais.

PROFIL

1963 Naît à Beyrouth.

1992 Rencontre Thierry Wegmüller dans un bistrot lausannois. Ils ont deux fils.

2008 Marque avec «La Main de Dieu» (Gallimard), fiction inspirée de sa jeunesse à Beyrouth.

2010 Succède à son mentor, Jean-Pierre Althaus, à la tête de l’Octogone de Pully.

2023 Continue de déchiffrer les cœurs avec «L’Amour comme un empire» (Gallimard).

Ses djinns? Un professeur de philo, Monsieur Soulier, qui va chercher dans la corbeille sa dissertation de bac – elle l’a jetée de rage, en voyou qu’elle était, se souvient-elle – et qui la note. Un premier mari qui travaille pour le CICR et qui lui fait découvrir la Suisse. Un deuxième qui lui offre une rose dans un bistrot lausannois, alors qu’il ne la connaît pas, et avec qui elle forge la famille de ses rêves, un quatuor sacré. «Ma respiration, confie-t-elle. C’est une revanche sur l’histoire de mes parents.» Le bonheur aussi d’une turbulente qui écrit pour accéder à la vérité des êtres, c’est-à-dire aussi la sienne, comme dans son dernier roman, *L’Amour comme un empire*, histoire d’une attraction entre une vedette au crépuscule et une directrice de théâtre à Beyrouth.

Le nerf des dialogues

Archiviste des cœurs, va! Yasmine Char se défend, puis capitule. *Ami(s)* sonde ce cratère-là. Une star s’enfuit par la fenêtre de son hôtel de montagne, le jour de son anniversaire. Et s’engouffre dans une télécabine, enfin débarrassée des courbettes de son entourage. Mais un homme se faufile dans l’habitable. Un inconnu, peut-être pas. Les imprévisibles et brillants Nicolas Rossier et Thierry Romanens se chicanent entre ciel et neige. «C’est vif, c’est rythmé, c’est à la fois très écrit et naturel», s’emballe Sandra Gaudin.

A 15 ans, Yasmine ne s’entraînait pas seulement à tirer à la mitraille. Elle essayait de lire *Le Capital* de Marx, dérobé à son grand frère, Aboudy, bientôt présentateur vedette à la télévision. Son rêve? Aller jusqu’à Lhassa comme son héroïne, l’écrivaine Alexandra David-Néel, devenir le héraut de peuples oubliés. On lui demande si elle a été fidèle à cette promesse-là. Son rire vous éclabousse. «Je suis devenue une petite-bourgeoise, je ne suis pas la révolutionnaire que j’imaginai et ça m’énerve un peu. Mais il y a l’écriture et le théâtre, ma vie dans ce théâtre qui a été un cadeau du ciel. Alors oui, on peut dire que j’ai été fidèle à la fantaisie de mes 15 ans.»

«En la fréquentant beaucoup, j’ai découvert une force impressionnante, note Sandra Gaudin. Elle est incassable.» Même pas peur, Yasmine! Le trac, jeudi? «Mais pourquoi l’aurais-je? La pièce ne m’appartient plus. Et puis de toute façon, c’est soir de première et tout le monde sera formidablement hypocrite!» Ces jours, elle danse sur la chanson *Compagnon* du groupe français Feu! Chatterton. Elle se rassemble ainsi dans les plis de cette laine océanique. Dès qu’elle peut, elle va nager, «une pure jubilation», «la sensation de la vie», comme autrefois dans le bassin de l’enfance. C’est ainsi qu’elle file tous les matins du monde.

Ami(s), Octogone de Pully, du je 30 au sa 1er nov.; puis Fribourg, Nuithonie, les 6 et 7 nov.; Onex, Salle communale, le 9 déc.; Gland, Théâtre de Grand-Champ, le 11 déc.